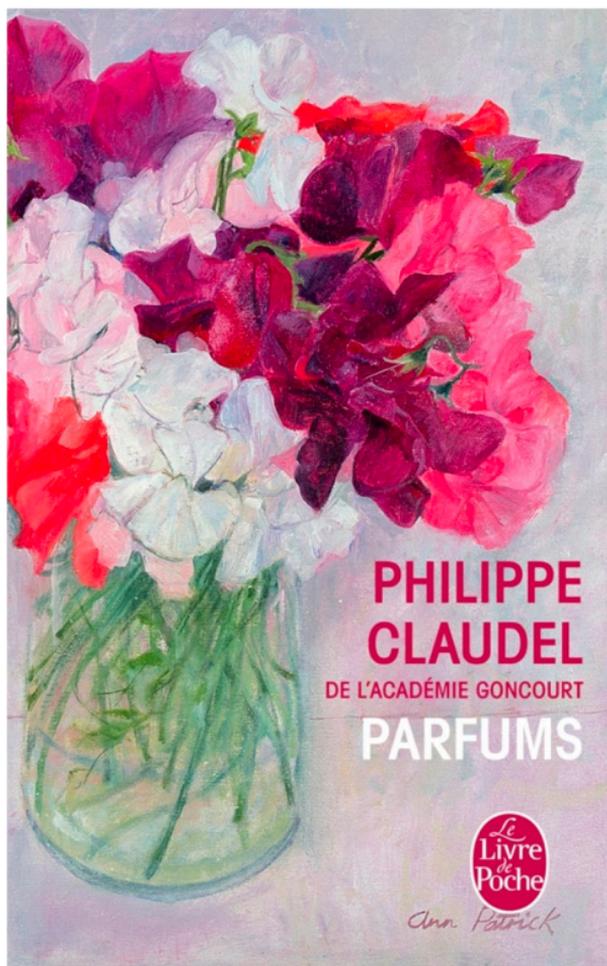


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Parfums

Philippe Claudel
de l'Académie Goncourt



Le Livre de Poche remercie les éditions Stock qui ont autorisé la publication de cet extrait.

PHILIPPE CLAUDEL
de l'académie Goncourt

Parfums

STOCK

Acacia

Incongruité climatique : je connais des arbres couverts de neige au début du mois de juin. Épaisse et tout à la fois légère, cette neige, en grappes floconneuses, et que le vent du soir effleure comme on caresse un ventre aimé. Je dévale à bicyclette le chemin creux qui plonge derrière le cimetière de Dombasle, ma ville de naissance, ma ville d'enfance, ma ville d'aujourd'hui, vers le vieux stade de Sommerviller abandonné à nos jeux. Gamelles, balles au camp, gendarmes et voleurs. Je vais rejoindre mes copains : le Noche, les Waguette, Éric Chochnaki, Denis Paul, Jean-Marc Cesari, Francis Del Fabro, Didier Simonin, Didier Faux, Jean-Marie Arnould, le Petitjean, Marc Jonet. Les grands acacias masquent le ciel clair et se rejoignent en une voûte ouvragée. Feuilles aux formes de monnaie antique. Épines de couronnes pour suppliciés absents. Je pédale les yeux fermés et rejette la tête en arrière, me saoulant du parfum des pétales et d'une joie fébrile que chaque printemps apporte de nouveau. Les jours vont devenir immenses, comme notre vie. Nous attendrons le soir dans le chant neuf des

oiseaux et celui des grenouilles. Il y aura une stupeur à se saisir du dernier froid de la terre et à s'en rafraîchir. Les brumes elles-mêmes partiront en voyage, loin, pour ne revenir qu'en octobre. Le ciel enfantera ses couchants roses, ouatés d'orange et de bleu pâle comme il en existe dans les tableaux de Claude Gellée, dit le Lorrain, qui est né à quelques lieues d'ici trois siècles plus tôt. Fleurs d'acacia aux odeurs de miel et de primevère, bourdonnant d'abeilles qui, pareilles à des silènes minuscules et velus, s'enivrent et titubent dans l'air doux. Nous autres, petits humains, cherchons sur les plus basses branches les grappes lourdes au teint de crème pâle. Nous les cueillons, ignorant nos blessures aux doigts et aux poignets, et notre sang qui perle signe notre courage. Je serre les jeunes mortes dans un linge et reviens à la maison, pédalant à m'en casser les jambes. Je passe devant les abattoirs endormis où les bœufs écorchés, pendus à leur crochet dans les chambres froides, méditent sur leur bref destin. Ma mère a battu la pâte. Nous y plongeons les grappes qui s'alourdissent d'une lave blonde. Alors, très vite, il faut les immoler dans l'huile bouillante afin que leur arôme profond ne meure pas mais s'emprisonne sous la croûte mince. Dorée. La nuit au-dehors a ouvert grand son œil bleu de Prusse. Le chat près du fourneau nous observe et s'interroge. Il est tard. Il est tôt. Les yeux brillants, négligeant la brûlure sur mes lèvres, je mords dans une grappe craquante pleine de fleurs, de sourires et de vent. C'est là tout le printemps qui vient à ma bouche.